

Questions

De Pierre de Maintenant

Le sujet de mon mémoire est : “Y a-t-il une spécificité de l’écoute psychanalytique ?”.

Mon but est de montrer en quoi l’écoute analytique se démarque d’une écoute de type médical et de type psychothérapeutique. Ensuite de déterminer en quoi consiste concrètement l’écoute du psychanalyste : de quelle façon il écoute (en prenant appui sur les conseils de Freud aux médecins) et sur quoi se porte son attention.

Je ne prends pas appui sur mes conseils de Freud aux médecins : je ne suis pas médecin et je ne suis pas Freud.

Pouvez vous présenter votre parcours

Études de sciences deux ans, puis études de psycho. Doctorat. Travail de psychologue en institutions, principalement hôpital psychiatrique. Psychanalyste chez moi.

Etes vous affiliée à une école psychanalytique ?

- Non. Après avoir été membre de : Ecole freudienne, Dimensions de la psychanalyse, Topologie en extension, Ali, Salon Œdipe, Corpo Freudiano.

-

Quel courant théorique a nourri votre formation :

- Freud et Lacan
ou vous inspire actuellement ?
- Abibon

Pratiquez vous la psychanalyse et/ ou la psychothérapie ? Si oui, quelle distinction principale faites-vous, dans la pratique, entre ces deux approches ?

Je n’ai jamais fait aucune distinction entre les deux. À une époque de ma première analyse, je me suis installé chez moi en cabinet, car je n’avais pas de travail c’était ma seule solution. Quand j’ai osé enfin le dire à mon analyste (je le savais censeur) il a piqué une colère et m’a demandé de relever immédiatement tous les gens que j’avais mis sur le divan. Or je n’avais mis personne sur le divan, à l’époque je ne me sentais pas autorisé. Mais je faisais ça depuis des années à l’hôpital. Quelle différence ça faisait de les écouter chez moi ? Du coup je l’ai pris comme un désaveu total et j’ai adressé tous mes clients à mon analyste. C’était idiot, ça me coupait une petite source de revenu (j’en avais pas des masses, des clients !) à un moment où je n’avais presque rien pour vivre.

Quand j’en ai eu marre de voir cet analyste (après 15 ans) et que je lui ai dit que je m’en allais, il m’a dit : « des psychothérapies, oui, des psychanalyses, non ». Je voyais toujours pas la différence. Moi, j’écoutais des gens, voilà tout.

Après deux autres analystes, et trois contrôleurs différents, un total de 21 ans d’analyse, je n’avais toujours pas compris ce qu’est la différence .

Aujourd'hui avec des années de recul, je ne vois toujours pas la différence. Si c'est allongé, pas allongé, c'est ridicule. Mais absolument ridicule. Après des années de pratique, je me suis aperçu que d'allonger les gens m'endormait, au moins pour certains analysants, que j'ai relevés quand je m'en suis aperçu, et en leur disant pourquoi. De plus en plus, je me suis à penser que la position allongée, au lieu d'aider l'écoute, l'endormait. La survenue du Covid m'a amené à recevoir tout le monde par visio. Je me suis aperçu qu'en fait, ça marchait bien mieux ainsi. Et c'est ainsi que je vais continuer. Ma conclusion est que cette histoire de divan est un gadget. Il fait partie d'un rituel que certains trouvent indispensables, mais comme certains trouvent indispensable d'aller à la messe et d'y bouffer une hostie, ou de faire des salutations au soleil ou de manger bio. Ça contribue à confiner la psychanalyse dans la sphère du rituel, donc du religieux.

L'écoute analytique ne se tient pas là, et la psychanalyse n'est pas une religion. Si la psychothérapie, c'est faire preuve d'empathie à l'égard des gens, et pas l'analyse, où le sujet psychanalyste devrait complètement s'effacer, c'est une distinction tout aussi idiote. Pour mettre les gens en position d'analysant, il s'agit justement de faire preuve non seulement d'empathie, mais de sympathie.

Quel dispositif technique utilisez-vous ? Face à face ? divan ? Utilisez vous la visio ou le téléphone avec vos patients ?

- Ah, je viens d'y répondre.

Comment abordez-vous le premier entretien avec un patient ?

- Je ne reçois aucun patient. Je reçois des analysants. Pour moi, ils sont analysants dès le premier contact. (mail, téléphone, texto, peu importe). Je leur énonce la règle de l'association libre, je relativise les questions de symptôme (voir plus bas)

Votre façon d'écouter évolue-t-elle au fur et à mesure de l'avancement de l'analyse ?

Ma façon d'écouter a évolué avec MON avancement dans l'analyse.

Comment comprenez-vous la notion d'écoute flottante préconisée par Freud ?

- « dites tout ce qui vous passe par la tête, ne censurez rien, employez tous les mots qui vous viennent, ne soyez pas effrayés par les mots orduriers ou autre. Laissez tomber la logique et la raison. N'essayez pas de faire un discours structuré. N'ayez pas peur de m'engueuler si vous en ressentez la nécessité. ».
-

Dans votre pratique, comment écoutez-vous ?

Comme beaucoup, j'ai été fasciné par Lacan au début de ma carrière. Donc je me suis mis à écouter de plus en plus à travers la théorie de Lacan comme des centaines de milliers de psychanalystes dans le monde. C'était donc une écoute du signifiant : de ce qui s'entend, et j'étais à l'affût de tous les jeux de mots possibles que je pouvais entendre, comme Lacan et tous les lacaniens. Être à l'affût, c'est une expression de Lacan que j'ai entendue répétée des milliers de fois dans les écoles. Comme un chasseur et pan ! ne pas rater le jeu de mot qui passe, car c'est là que l'inconscient se manifeste ; car si on le rate, il ne se représentera plus jamais. Déjà, à l'époque, quand j'étais lacanien, je trouvais cette métaphore du chasseur stupide. Comme attitude d'écoute, c'est déplorable, ce n'est plus l'association libre, c'est l'association contrainte par la nécessité de ne rien rater, et la contrainte de ne s'intéresser qu'à ce qu'on entend, au signifiant. De plus il ne faut pas avoir fréquenté l'inconscient bien longtemps pour se rendre compte qu'il se répète, et même qu'il ne fait que ça : se répéter. Alors on peut bien louper plein de trucs, ça n'a aucune importance. Ça reviendra, assurément.

Jusqu'à ce que je me rende compte (il m'a bien fallu 40 ans) que ça ne fonctionnait pas comme ça. Non, l'inconscient n'est pas structuré comme un langage, non, l'inconscient ne se tient pas dans les jeux de mots. L'inconscient s'en bat l'œil, des signifiants. La psychanalyse n'est ni la médecine, ni la linguistique.

Y a-t-il des éléments auxquels vous êtes particulièrement attentive dans le discours de vos patients ?

Les rêves et l'affect : les deux choses laissées complètement de côté par Lacan. Mais je n'ai pas de patients, les patients vont chez le médecin. Moi, je suis psychanalyste. Vous demandiez la différence entre psychothérapie et psychanalyse, j'en vois au moins une entre psychanalyse et médecine, et ça se lit dans les termes employés.

Freud parle d'écoute d'inconscient à inconscient. Dans votre expérience de psychanalyste, pensez-vous qu'une telle écoute est possible ? Comment cela se manifeste-t-il ?

Oui, bien entendu. Ça se manifeste dans mes rêves, quand je rêve de mes analysants.

Aucune transmission de pensée, aucun mystère là-dedans : c'est la façon dont mon inconscient a été affecté par ma rencontre avec tel ou tel analysant. Il m'arrive de communiquer ces rêves à l'analysant concerné, en lui indiquant cela : c'est ainsi que mon inconscient a reçu ce que vous me dites. Ainsi je communique mon inconscient à son conscient, ce qui va forcément altérer son inconscient, puisque c'est vraisemblablement le sien auquel mon rêve a été sensible.

Etes-vous à l'écoute des éléments formels du discours ? des images ? des sonorités ?

Les sonorités, plus maintenant, encore que je ne sois pas radical : parfois oui, un lapsus, un jeu de mot, peuvent être une manifestation de l'inconscient. Parfois, oui, mais c'est très rare, en fait.

Les éléments formels du discours je sais pas ce que c'est. Les images, oui, j'y suis très attentifs, surtout depuis que je me suis rendu compte que dans la sphère lacanienne, elles étaient prohibées ou diabolisées. Les images des rêves, surtout. Je demande aux gens de me décrire mieux, de revenir sur tel ou tel détail jusqu'à ce qu'une image correspondante se forme dans ma tête. C'est peut-être pas la même que celle qui est dans la tête de l'autre, mais cette image, et les mots dits autour, résonnent avec des rêves que j'ai fait, des expériences que j'ai eues. Et c'est à partir de ce que j'ai rêvé, de ce que j'ai vécu que j'entends cet autre. ça me permet de faire des hypothèses : tiens, est-ce comme chez moi ? et ça me permet de formuler des questions ouvertes. Je ne plaque jamais ce que j'ai vécu sur l'autre. je sais que je sais faire ça, car j'ai pris l'habitude de bien distinguer, ce qui est dans la tête de l'autre de ce qui est dans la mienne.

Abordez-vous de manière spécifique l'écoute d'un.e patient dépressif, obsessionnel, hystérique ?

Jamais ; rien à foutre des étiquettes : comme dit plus haut, je ne suis pas médecin ;

Le corporel est-il sollicité dans votre écoute ?

Oui, d'une part, parce que je peux ressentir des sensations, des sentiments. D'autre part, parce qu'il est sans cesse question de castration. Donc de sexualité.

comment appréhendez vous le symptôme du patient ?

- je sais pas ce que c'est , ça m'intéresse pas : encore une fois je ne suis pas médecin. Je comprends que vous posiez ces questions car elles traînent partout dans l'enseignement de la « psychanalyse » : justement, c'est un critère. Patient, diagnostic, étiquettes, symptômes : on est dans le champ de la médecine, pas dans celui de la psychanalyse. Quand quelqu'un s'adresse à moi en mettant en avant son « symptôme », je lui explique ça, que je suis pas médecin, et que sa souffrance, sa difficulté à vivre, il l'appelle comme il veut, ne peut pas être réduite à un symptôme. C'est du malaise de toute une vie dont il est question. On va donc s'occuper de toute sa vie, pas de son « symptôme ».

peut on dire que vous écoutez les éléments “contre-transfériels” qui se manifestent le cas échéant en vous ?

●

C'est essentiel dans mon écoute. Comme décrit plus haut : tout ce que je ressens, tout ce qui manifeste dans la tête, mes rêves, etc.

Selon vous, la théorie psychanalytique est -elle un appui ou un obstacle à une bonne écoute ?

C'est un obstacle. Ceci dit il y a plusieurs théories psychanalytiques totalement incompatibles entre elles. Entre : s'occuper plus volontiers des sentiments et des rêves, plutôt que des signifiants, cela suppose une théorie toute autre ; sauf que ma théorie à moi, elle vient de la pratique, ce n'est pas la répétition de ce que j'ai appris dans les livres. Heureusement ma pratique des rêves m'a permis de déconstruire les théories des livres. Qui sont nombreuses, déjà, en dehors de la mienne. Qu'est-ce que qui va décider qu'une théorie est mieux qu'en autre ? Freud ? quel Freud ? il ne dit pas toujours la même chose et parfois c'est contradictoire. Lacan ? quel Lacan ? pareil, mais à la puissance mille. Jung ? même chose. Adler ? Reich ? Green ? Winnicott ? Bion ? Widlocher ? Etc...

Qu'est ce qui est de nature à gêner votre écoute ?

La perceuse du voisin. Une mauvaise connexion sur skype.
Mon sentiment de haine quand je perçois de la haine chez l'analysant.

Votre façon d'écouter a-t-elle évolué avec le temps et l'expérience ?

Oui j'ai raconté plus haut.

Qu'est ce qui déclenche en vous une interprétation ?

●

Le rapport à un élément qui résonne avec ce que j'ai trouvé de mon propre inconscient.

selon vous qu'est ce qui serait de nature à développer les qualités d'écoute d'un jeune psychanalyste ? qu'est ce qui a permis d'aiguiser votre propre écoute ?

une analyse personnelle, en jetant les livres par la fenêtre.

Certains « analystes » pensent que cette analyse est indispensable, mais avec les livres aussi ; dans la pratique , je me suis aperçu que ça aboutit finalement, avant tout, à : accumuler du savoir universitaire.

L'analyse indispensable, oui, on le dit comme ça, mais comme personne n'en parle jamais, c'est tabou, ça reste lettre morte. Ça ne sert pas. Alors que c'est l'essentiel.

Il y a des endroits où il en est un peu question ; par exemple à l'école de la cause freudienne, on demande aux impétrants analystes de parler de ce qu'a été leur analyse devant un public. Ok, c'est bien, mais une fois cela fait, on en revient vite à la théorie de haute volée, et on oublie.

- qu'est ce qui a permis d'aiguiser votre propre écoute ?

l'analyse de mes propres rêves SANS analyste pour écouter. Mes analystes se mettaient tous dans une position de surmoi, c'est-à-dire de censeur. J'imagine qu'ils ne s'en rendaient pas compte, bien que ce soit une conséquence directe de la théorie lacanienne. Or on ne peut pas se sentir libre d'associer librement avec de tels analystes. Je considère qu'ils m'ont empêché de faire mon analyse. C'est en racontant mes rêves au public pris comme analyste que j'ai enfin compris ce qu'il y avait dans mon inconscient, après 21 d'analyse stérile. Parce que, à l'encontre exact de la théorie de Lacan, je sais que le public, de ma vie, il ne sait rien. Il n'a donc aucune emprise sur moi, aucune capacité à juger ni à interpréter. Contrairement au « sujet supposé savoir » de Lacan. Ce « supposé », j'ai compris que c'était une coquetterie. En fait, Lacan sait, et les lacaniens aussi. Ils se mettent dans une position de savoir, de maître. Ce n'est pas de l'analyse, c'est même ce qui empêche l'analyse de se faire. tout le monde n'a pas cette capacité que j'ai eue de parler au public. Les gens ont peur, ils ont honte. Ils croient au pouvoir démesuré de la parole : s'ils disent telle ou telle chose, le ciel va leur tomber sur la tête.

Je reçois donc des gens, qui deviennent analysants parce que je leur fais bien comprendre, pas une seule fois, mais de manière permanente, que je ne sais pas, que je ne suis pas le maître, ni un père sévère (jeu de mot bien connu de Lacan). Je ne fais jamais de reproche (parfois je dérape alors je m'en excuse) je ne fais pas payer les séances où ils ne viennent pas, je fais tout pour qu'ils se sentent à l'aise, dans une relation amicale, sécurisée : ils comprennent qu'ils peuvent tout me dire, car je n'émettrai jamais aucun jugement, même pas « vous avez fini votre analyse » ni « vous n'avez pas fini votre analyse ». J'explique que, comme pour le reste, c'est eux qui savent, en ce qui les concerne. Parfois je dérape, je n'arrive pas à m'en tenir à cette position idéalisée. Alors j'analyse pourquoi et je transmets cette analyse (de moi, donc) à la personne concernée. C'est moi que je mets en question, pas eux, surtout si, par dérapage, je les ai mis en question malgré moi ;

une fois que vous quittez votre sphère professionnelle, dit-on de vous que vous avez une bonne écoute ?

Les « psychanalystes » passent leur temps à se congratuler réciproquement : « skeu vous êtes un bon analyste ! que votre écoute est fine ! etc. ». Forcément, en disant ça, ils attendent la réciprocité, ils savent que s'ils disent le contraire, ils risquent de s'attirer la même contrariété.

Je ne suis pas dupe de cette farce sociale.

Mais j'ai une relation avec un collègue, où on se dit ça mutuellement et je sais que c'est pas une farce. C'est donc ensemble que nous travaillons notre contre transfert.

Alors on a dit de moi tout et le contraire. Notamment le contraire, quand j'ai expliqué mes changements, qui allaient me faire quitter le champ lacanien. Je n'étais plus d'accord avec Lacan donc, forcément, j'étais un apostat, un fou, un qui n'avait rien compris. Surtout quand je faisais des trucs qui mettaient en question leurs croyances. En particulier quand je parlais de moi, car le « parler de soi » est tabou dans le champ analytique, ce qui est quand même un paradoxe.

En dehors de la sphère professionnelle, je sais que j'écoute. Je n'ai pas besoin qu'on me le dise, même si parfois on me le dit. Mais je n'ai pas besoin du satisfecit de l'autre pour savoir ce que je dis. Quoique ça me fasse plaisir quand même.

lundi 7 juin 2021